

Fiche de lecture

Le collectif, le séminaire de St Alban.

De Jean Oury
Champ social édition , 2017

L'auteur :

Jean Oury est un psychiatre et psychanalyste français. Il a fondé en 1953 la clinique La Borde qu'il dirigera jusqu'à sa mort en 2014. Depuis cette clinique et en lien avec d'autres établissements et soignants, il prend une grande part au mouvement de la psychothérapie institutionnelle dont il est l'une des figures.

Le livre :

Ce livre est un recueil des transcriptions de l'année 1984-1985 du séminaire de Sainte-Anne de Jean Oury pendant de nombreuses années. Au travers de ces séminaires, il développe son approche de différents concepts importants dans le champ de la psychiatrie et à La Borde. Celui de l'année en question est consacré au concept de Collectif. Le livre est donc composé des transcriptions des dix interventions composant ce séminaire. J'ai suivi cette architecture pour cette fiche de lecture

19 septembre 1984

Oury propose d'articuler des systèmes collectifs avec la dimension de singularité de chacun. Le Collectif serait une « boîte noire », que l'on pourrait utiliser afin d'en considérer les effets.

Il s'agit de rendre possible une forme d'aléatoire, d'ouvrir des espaces de jeux. L'auteur insiste sur la rigueur nécessaire à tout cela. Cette rigueur demande notamment d'avoir « disponibilité et vigilance » et surtout de les articuler avec la réalité concrète. Une de ces formes pourrait être ce qu'il appelle « la gentillesse », que l'on peut mettre « dans le vecteur d'efficacité ». Il ne s'agit pas d'être « gentil-gentil », au contraire, il peut s'agir d'exclure des gens, de se mettre en colère, etc., mais il s'agit de considérer autrui, de respecter l'autre jusque dans son opposition. Il s'agit d'une question éthique.

La boîte-noire met en évidence la nécessité de l'hétérogénéité pour que le Collectif fonctionne. A tous les niveaux : dans les espaces, les fonctions, les personnalités. Il s'agit de multiplier les « ambiances » : « une certaine tonalité, un certain style d'approche, de rencontre » (16). C'est l'hétérogénéité qui permet d'avoir différents discours, différents plans, et ainsi passer de l'un à l'autre, rendant possible le sens. « Le sens c'est le phénomène de passage d'un discours à l'autre » (18).

L'auteur évoque l'organisation traditionnelle des établissements, calquée des « habitudes de pensée millénaires ». Il évoque la logique de la sphère, qui préside à l'organisation de nombre d'établissements. Il y a un cercle, paradigme de la perfection, et un centre irradiant, qui irradie tout le cercle. Dans une organisation pour mettre en mouvement tout ça, il faut inventer quelque chose, ce qu'il appelle un « moteur immobile » (le directeur, la hiérarchie, etc.) qui se déplace et déplace avec lui le cercle, entraînant tout dans son passage et « tout le monde se presse ou s'aplatit ». Ce modèle ne permet pas de voies de passage d'un point à l'autre du cercle, pas de possibilité de défaire et créer des

ponts, pas de possibilité de modification. Depuis une telle conception, pas de passage, pas de sens, donc pas de singularité possible

Dans l'optique de favoriser ces passages d'une situation à une autre, d'un lieu à un autre, d'un discours à un autre, au sein de l'hétérogène, il est nécessaire de mettre en place la liberté de circulation. Que tous les espaces soient ouverts et rencontrables.

A propos de la rencontre, il évoque son importance. Au sens d'une la rencontre qui engage quelque chose de l'ordre du réel. C'est une dimension très fragile parce qu'elle engage quelque chose de l'ordre du transfert. Le collectif doit pouvoir entretenir ces dimensions fragiles.

En utilisant une citation de Lacan qui reviendra tout au long du livre, Oury dit que « il n'y a de faits que de discours ». Ceci nécessite donc que les équipes, les gens engagés dans un Collectif, prennent en main la construction de leur milieu, de leur pratique. Puisqu'il « n'y a pas de choses en soi » et que tout est pris dans un discours, c'est à l'ensemble des praticiens de venir distinguer les événements, les faits et de les articuler en engageant une forme de praxis. Tout ça rejoint une des fonctions principales du Collectif : « la fonction diacritique » :

Un signe diacritique est un signe qui modifie le son de la lettre à laquelle il est attaché, ou qui permet de « distinguer des mots homographes ». C'est ce qui empêche la confusion des mots (22). Appliquée au Collectif, cette fonction diacritique est ce qui permet de mettre en place quelque chose dans un milieu amorphe pour qu'il y ait un processus dialectique. Que l'amorphe « sorte de sa stase » et que « quelque chose se passe ». C'est donc ce qui vient instiller la possibilité de l'évènement.

C'est également ce qui permet de distinguer, pour le patient ou le thérapeute, des signes ou des états, des moments différents, créés par les « entourages » (23), qui modifient les états des patients, des membres du collectif. Ce qui permet d'identifier des modifications et donc des moments au statut différent.

Le collectif n'est pas un projet explicite c'est plus une « façon d'appréhender la question du hasard ». Même si ça vient d'un « élan anticipatoire », d'une « articulation entre l'action, le désir et le style » (28), pas forcément d'un projet explicite posé à priori.

17 octobre 1984

Pour le praticien, se pose en permanence la question de la justification à ce qu'on fait. La raison d'être là. Pour répondre, selon Oury, il faut d'abord rappeler le concept d'inconscient, et préciser qu'il est une instance de surdétermination du sujet.

On peut ensuite distinguer deux aspects :

La dialectique de « la demande » : ça se situe dans le registre de l'empirique, c'est ce que je fais, c'est le champ de mon action, dans le cadre du travail.

La dialectique « du désir » : se situe dans le registre transcendantal. Ce n'est pas la jouissance, c'est le sujet de l'inconscient.

Oury dit que Lacan définit l'éthique en psychanalyse comme « une mesure qu'il y a dans l'action entre l'action et son propre désir » (38).

Le Collectif nécessite un niveau transcendantal, un registre éthique, en tout cas une « justification » qui déborde la question de la mise en œuvre du travail.

Ce qui se joue dans la vie institutionnelle, c'est « l'aperception » (45), une qualité sensible, un « sentiment simple des choses qui se passent ». C'est différent des sentiments pathiques (qui ont à voir l'ambiance : agréable, légère, lourde, etc.) (45)

Oury rappelle que le sens, c'est le passage. C'est le passage d'un système, d'un lieu à un autre. « le sens réapparaît quand il y a mouvement, c'est à dire d'un état à l'autre, changement de phase, pour reprendre une expression de physique » (46).

21 novembre 1984

Oury explique la praxis, c'est l'articulation entre la théorie et la pratique. Que ça renvoie à l'articulation, au passage, entre le champ transcendantal (la théorie) et l'empirique (la pratique). Par analogie, il s'agit du même type de chose dans le passage de l'idée à l'écriture, ou de la sémantique au syntaxique. La praxis relève du même procédé, du même passage (54)

L'auteur explique que le Collectif nécessite avant tout de déterminer un lieu. Il propose la formule mathématique suivante :

un lieu (L) = f(collectif) x f(club). Fonction collectif par la fonction club.

La fonction collectif c'est « *un système qui permette l'émergence de quelque chose qui permette qu'il y ait de la vie simplement, et que ça ne soit pas étouffé par des manigances répressives* » (55). Il développera cette fonction tout au long du séminaire, c'en est l'objet. Il propose une autre traduction de son équation : la fonction du collectif c'est d'établir des systèmes de relation (les constellations en sont une manifestation) qui s'appuient sur des structures collectives et système de médiation. Ces systèmes de médiation sont la fonction club. Le Club, c'est « une structure de médiation dans la vie quotidienne » (56). Les différents aspects du club sont gérés par les membres du collectif. les questions administratives, la bibliothèque, le bar, les voyages, etc. tout ça est pris dans un réseau d'échange et permet de même aux patients les plus distants de s'investir dans un bout du système. Mais Oury rappelle qu'« il n'y a pas de chose en soi », que ces systèmes existent parce que les gens qui les peuplent, travaillent en leur sein les investissent, ont de la conviction.

De la même manière, il n'y a pas de constellation en soi (57). Il faut qu'une liberté de circulation existe, que la rencontre, l'imprévu et l'hétérogène soient possibles. Il faut également qu'il soit possible dans la constellation d'interroger la hiérarchie, qu'il y ait une réelle liberté de parole et d'analyse.

Parfois la constellation ne se réunit pas mais il y a des effets de constellation. Tout cela implique cependant des supports divers avec des possibilités d'investissements différents.

L'auteur évoque le concept de « sous-jacence ». Ce n'est pas juste l'inconscient, c'est un ensemble de déterminants socio-économiques, psychiques, etc. qui permettent qu'il y ait quelque chose qui se trame sous la surface ce qui se vit, qui permet de « s'enraciner profondément dans la vie des gens » (60), car « le sujet affleure sous la surface des choses ». La sous-jacence, c'est -encore une fois- la possibilité de passer d'un niveau à l'autre chez le sujet, le patient. Et « le milieu institutionnel se pose toujours le problème de : « qu'est ce qui est en question pour qu'il puisse y avoir du passage ? ». (69) La sous-jacence, c'est « le paraître du retrait », l'apparition de ce qui est le plus en retrait chez le sujet.

Oury propose que la psychothérapie institutionnelle c'est avant tout en premier lieu pour traiter la « pathoplastie » (63), c'est à dire « *les influences du milieu, tout ce qui se passe autour de la personne, et qui crée de toutes pièces, par réaction, des symptômes* ». Ça n'annule pas les symptômes primaires, les gens restent schizophrènes mais en modifiant la manière dont les symptômes secondaires se manifestent, on peut peut-être envisager une action thérapeutique de fond.

19 décembre 1984

La finalité essentielle de la fonction collectif est de faire fonctionner toutes les structures institutionnelles dans une dimension psychothérapique.

La fonction essentielle du collectif est la fonction diacritique. Elle permet de distinguer différentes choses, de séparer les plans, les registres. Ça permet de décider en équipe que tel ou tel évènement est notable, analysable peut-être, en tout cas qu'il ne « va pas de soi ». Le désigner dans le flot du quotidien, c'est exercer la fonction diacritique. (71)

Ça engage l'équipe car il faut un minimum de désir commun et de « consensus cognitif » (de valeur et gestes partagés) entre suffisamment de gens pour que ça fonctionne.

Le diacritique, pose aussi une question stratégique. Lorsqu'on identifie un évènement, dans la manière d'intervenir, le moment compte. Si on intervient trop vite sans prendre le temps de penser, de distinguer l'évènement, ça peut le faire retourner dans le flot du quotidien. Le traiter en « ça va de soi ». (74)

La fonction diacritique n'est pas un travail d'imaginarisation. Celui-ci consisterait à traiter le récit non depuis une forme d'analyse mais dans l'imaginaire, un récit explicatif.

Oury reprend à Michel Serres le concept de « noise » qui est le bruit de fond, mais aussi le bruit de l'activité humaine, de basse intensité et qui peut verser dans quelque chose de négatif de la calomnie. Il évoque des évènements récents à La Borde et raconte que des membres de l'équipe se sont laissés aller à mettre en récit des évènements, à raconter des liaisons entre des gens, etc. Que tout cela est de la noise, que ça empêche la fonction diacritique, notamment parce qu'il s'agit non plus de « l'idéal du moi », un ensemble de valeurs positives, mais du « moi idéal », une construction narcissique qui tente d'être toute-puissante. 74

16 janvier 1985

La psychothérapie institutionnelle envisage de lutter contre ce « glissement vers la nécropole » (94) en créant là un milieu où il y ait de la différenciation. Mais il ne suffit pas de cloisonner les espaces (selon leurs fonctions, notamment : administrations, médecins, etc.), car le style reste le même, comme dans toutes les administrations ou établissements, il va s'homogénéiser dans tous ces services. Dans ce cas, comment créer une « tablature générale de distinctivité » (95) ? Comment « découper dans un système global des unités de sens ? Non pas en reprenant les découpages étatiques habituels entre services mais en saisissant des ambiances proches qui peuvent se jouer dans des lieux proches et en les considérant comme une sorte d'unité. Mais ça n'est pas valable en soi, ça dépend évidemment des gens, des moments.

Les topographies du lieu dépendent aussi des sujets. Des personnes différentes peuvent avoir des rapports extrêmement différents aux lieux. Il y a eu des tentatives de tracer des itinéraires des patients. Pour certains, une partie de la topographie du lieu n'existe pas. Il y a des trajets spécifiques à chacun. (96). Mais on se rend vite compte qu'il y a une tendance à l'homogénéisation dans une institution, alors il faut tenter de voir les styles, les couleurs différentes. Ça renvoie à la dimension pathique de chaque lieu, à l'accueil qui y est fait. Il ne s'agit pas d'avoir des lieux où l'on hurle et d'autres où règne le silence. Ni d'avoir des « coefficients d'accueil différents », ça met en question des styles.

Dans un groupe de travail, une équipe, la mise en place de l'hétérogène peut créer de la résistance au changement, de la noise. Qui est une résistance à la fonction de différenciabilité. C'est un équivalent à la résistance à la guérison : difficulté à renoncer à l'équilibre, même s'il est pathologique. (97)

Oury évoque la « structure incestueuse » (99) et compare certains établissements à la famille incestueuse. Celle-ci est prise dans l'homogénéité totale, dans l'impossibilité de parler. Des établissements, entretenus par une « architecture archaïque traditionnelle », rigide et hiérarchique, en reprennent certains attributs. Il devient impossible de parler pour les équipes, pas de possibilité non plus d'inscrire quelque chose de personnel, de singulier.

Un autre aspect de ça, c'est l'existence dans les systèmes complexes d'une forme de paranoïa collective créé par la présence d'un « ON » (la hiérarchie, l'administration, le ministère, le conseil

d'administration) qui décide et a des effets sur les gens, leurs manières d'être et de travailler sans demander leurs points de vue. Effet de forclusion (exclusion) et créateur de noise. (100)

L'auteur parle du concept de « culpabilité objective ». C'est ce qui advient quand on « cède sur son désir », quand on ne va pas au bout de celui-ci, allant parfois jusqu'à mettre en place des manœuvres d'évitement. On cède pour répondre à une attitude recommandée par les structures professionnelles : le système du « service des biens » : bien faire son travail, respecter autrui, être un bon travailleur, gravir les échelons, etc. Un sacrifice facilité par les organisations administratives mais qui ont des conséquences sur le personnel qui n'a pas d'espaces de régulation, de contrôle, où mettre en question son travail, où parler de questions de travail, de ce qu'il met en œuvre. Surtout dans ces espaces de travail où il est question de son désir avec ce qu'on fait (soin, social, etc.) (101)

Nécessité de se demander « qu'est ce que je fous là » comme une mise en analyse rapide de son propre désir, pour éviter de tomber dans les embûches de l'accompagnement, et dans une démarche éthique.

« Le collectif est un ensemble de fonction complexes » (108) une d'entre elle, la fonction diacritique, permet de distinguer des paliers, des espaces qui permettront ensuite d'articuler les singularités. Mais l'auteur nous invite à nous demander s'il ne faudrait pas se méfier d'un collectif qui pourrait aussi devenir un écran pour une prise de pouvoir d'une personne (depuis une position charismatique par exemple). Pour répondre, il évoque la fonction décisoire (111) du Collectif : qui peut décider, à quel moment d'aller à contre-courant, d'instituer ?

Il faudrait se méfier des figures d'autorité, investies du charisme, du pouvoir, qui sont un effet de de la croyance entretenue que toute la structure tient en fonction du charisme. Au contraire, il faudrait penser une fonction d'élaboration collective à la place, qui remet en cause les agencements hiérarchiques et les paliers de travail. Un groupe (un « micro milieu) est composé de lois internes, d'un « consensus cognitif », de points de structure (champ transcendantal) qui peuvent permettre de s'affranchir de la nécessité de tout décider ensemble (consensus empirique, la démocratie interne au nom de la singularité comme masque pour noyer les questions), ou de celle de chefs. En somme, d'avancer dans le quotidien et les gestes sans avoir besoin de verrouiller les espaces de décisions, tout en limitant la noise. (113) Le club travaille cet espace d'élaboration collective et permet de sortir de la hiérarchie et des systèmes de non-initiative qui va avec, ou les relations de complaisance/dépendance, etc. en agissant de manière autonome, sur un autre plan, il permet d'entretenir cette question (112)

La psychothérapie institutionnelle attache une grande importance à la distinction rôle/statut/fonction.

20 février 1985

Oury fait le récit de l'association Laborde/ivoire, qui est un jumelage entre un village d'Afrique d'où est originaire un des cuisiniers et une asso créée à Laborde pour y faire ramener une éolienne, ramener du matériel, faire des voyages, etc. Cette histoire a pris du temps mais a fini par se solder par plusieurs voyages, notamment de patients, de soignants, etc. Avec un réel investissement et un effet thérapeutique. L'auteur explique que ces voyages et leurs effets ont été rendus possibles parce qu'un enchaînement de hasards, d'aléatoire a existé au sein d'un long processus d'institutionnalisation (121). Pose la question de « programmer le hasard », rendre possible ces enchaînements. Ça fonctionne si l'établissement n'est pas trop rigide, ne cloisonne pas trop, sinon ça tue toute initiative. Ça se prend dans une épaisseur « presque archéologique » traditionnelle.

L'ambiance, c'est de l'ordre d'une « couleur », « Couleur au sens de sentiments les proches de ce qu'on vit : les sentiments pathiques ». Avec une seule couleur, il ne se passe pas grand-chose, mais si on distille un peu de choses différentes à certains endroits, ça crée des lieux, ça dynamise l'existence. La

fonction pathique, ça permet de participer de la distinctivité. Ça se situe sur un plan empirique, c'est ressenti. Mais cette diversité ça vient également créer des signifiants différents, une « combinatoire de signifiants » (124) chez le « sujet déraillé », ça s'inscrit dans un registre transcendantal, ça crée des lieux et donc la possibilité de se situer en tant que sujet.

Le collectif se situe autour du transfert, c'est un système abstrait, à l'image du désir qui ne se manifeste pas directement. Le collectif n'organise pas le désir, ça serait de la manipulation. Il permet ou non des modes d'investissement. (127)

Oury explique que si on laisse faire les choses dans un établissement, des processus d'uniformisation, d'assimilation, arrivent. La distinctivité finit par s'éteindre. Dans les groupes ainsi que dans le Collectif, il y a une fonction de pertinence (129) qui permet de s'assurer que ce qui s'élabore, se discute, reste dans le cadre des sujets ou fonction du groupe (en autorisant plus ou moins de détours). Souvent c'est ce qu'il appelle un « agent de catégorie présidentielle » qui occupe ce rôle et recadre. Dans le Collectif, cette fonction de pertinence existe aussi sans quoi l'organisation de l'ensemble est compromise.

Dans le collectif, cette fonction a pour but de s'assurer que les choses s'articulent en permanence avec l'ensemble : « se regarder dans une glace sans tain » (même pour se regarder soi - en tant que service ou autre - il faut avoir un contact avec le reste. C'est une forme de dialectisation entre la partie et le tout. (130)

Cette dialectisation permet l'articulation entre le contenu et le sens. Sans cette articulation, chaque système, chaque unité distinctive, avec sa couleur propre, n'a plus de sens.

La fonction diacritique est prise dans des « chaînes signifiantes » (131). Au départ, il y a le désir d'une personne (aller en Afrique) à partir duquel se déploie une chaîne de signifiants, qui glisse et se déplace (Afrique / 3 millions / coopérative / club / etc.) et qui est prise dans d'autres chaînes signifiantes (ce qui se vit dans la clinique, ce à quoi renvoie une coopérative, etc.). Du point de vue thérapeutique, il est nécessaire que les signes ne se figent pas, continuent à s'articuler dans les différentes chaînes dans lesquelles elles sont prises

20 mars 1985

La machine abstraite du collectif ne se voit pas mais lorsqu'elle est absente, des «recettes technocratiques » (141) viennent tenter de la remplacer, d'en combler les effets absents.

La difficulté dans le travail du collectif, c'est de prendre en compte la fonction diacritique, qui est une mise en acte du registre symbolique. La constellation est un travail de la pathoplastie, c'est ce qui permet une certaine efficacité dans les manifestations du délire. Ce qui est en jeu, c'est le pathique, « mode primordial du sentir » (151)

Pour remettre les « insensés » dans le « sens », il est nécessaire de faire des détours, de leur permettre de faire des détours sans s'égarer. L'intelligence c'est de tourner autour, de faire des détours, la ligne droite, c'est une affaire de robot. Le « sens » c'est le détour, la signification c'est la ligne droite, elle bien cerclée, définie. « Le collectif est l'agent de l'oblique » (156), sans détour pas de sens. Ce qui compte ce n'est pas le temps mais la qualité du temps, que l'on prend pour chacun, c'est ce que les établissements devraient pouvoir mettre en œuvre : « tracer des détours spécifiques pour chacun ».

La constellation n'est pas une réunion de synthèse, elle n'a pas de finalité autre que de parler entre professionnels, parce qu'on ne peut pas être seuls. S'y exerce la fonction diacritique

La fonction phorique du Collectif, selon P Delion, c'est la fonction de porteur. « Porter sur soi ce qui est en question » (157) C'est la base du travail, de la prise en charge. « Une prise en charge sur soi-même, non sur un mode mythologique mais qui tienne compte qu'il y a quelque chose qui se passe là, pour un temps au moins » (158). Ça engage la question de l'accueil, de comment on est attentif dès l'arrivée de l'autre, avec le souci du contact : il y a une fonction phatique, là dedans. (Phatique, emprunté à l'anglais et au grec « phatis », ce que l'on dit. Utilisé par le linguiste Jakobson comme une fonction du langage dont l'objet est d'établir ou de prolonger la communication entre le locuteur et le destinataire). La fonction phorique à a voir avec l'éthique, de Levinas, la « responsabilité pour autrui ».

Il évoque les classes de Fernand Oury comme des exemples de travail de la fonction diacritique à plus petite échelle. Il y a des agencements individuels (réunions, conseils, responsabilités, etc.) comme une grille symbolique à chaque fois refaite, mais avec des invariants. Ça crée une structure, mais qui se modifie par endroits et ça permet de créer et repérer des changements d'identifications, de qualité, de personnage et d'accompagnement. Ça accompagne le trajet existentiel d'un enfant psychotique dans une classe. (158)

L'établissement, c'est ce qui est mis en place, ordonnée par l'état. C'est un lieu qui exécute une mission définie par l'état, depuis une position extérieure à lui. La psychothérapie institutionnelle, conjointement à la prise en charge des patients (fonction phorique) doit traiter l'établissement (161). La définition par l'état des fonctionnements, des statuts et rôles, de l'organisation, participe de l'aliénation sociale. La question en jeu c'est de trouver une forme qui ne présuppose pas la réponse donnée à l'autre. Pour cela, institutionnaliser, singulariser n'est pas suffisant (165), l'aliénation sociale reste présente même avec un établissement organisé. Il faut un « organe irréal d'agencement » : c'est le Collectif et sa fonction diacritique, qui crée une « tablature de distinctivité », une combinatoire qui permet un enchaînement complexe de signifiants pour faire émerger le sens.

Oury se demande comment trouver de l'efficacité. Un des vecteurs de cette efficacité, c'est l'ambiance, dans la vie quotidienne, ainsi qu'à l'hôpital. Ça déclenche des « bifurcations existentielles (168) L'ambiance peut déclencher des réactions au niveau de la pathoplastie, mais aussi affecter les personnels, les patients. Ça peut aller jusqu'à créer de la dépression, de l'absentéisme.

L'efficacité pourrait également se trouver dans le fait d'aller tenter de modifier tel ou tel groupe, d'en modifier la composition, le fonctionnement ou autre, pour créer de nouveaux agencements. La question de l'efficacité alors ne se pose pas depuis une logique de déductibilité (prévision des effets, des conséquences de manière automatique, logique) mais plutôt sur une logique poétique. Ce qui est efficace, ce sont des effets de sens, métaphorique, métonymique, ou encore d'apposition. En apposant telle et telle couleur, les deux s'en trouvent modifiées. (167)

Modifier le milieu revient à modifier quelque chose de l'ordre du signifiant, de la possibilité du désir de chacun, du transfert. La production de signifiants remplace les anciens signifiants, c'est le travail institutionnel. Le collectif est cette machine à distinguer et donc à produire des signifiants, donc du sens. C'est permettre qu'il y ait « manifestation efficace du désir » (174), qui se traduit dans la praxis. Cette autoproduction de signifiants est une autoproduction de sujets. Les membres du collectif sont à la fois « combustible et pièce de la machine » (175), c'est un auto-agencement.

L'acting-out (« *acte impulsif dont le caractère auto-agressif ou hétéro-agressif (contre le thérapeute, le moniteur ou les autres membres du groupe) est manifeste* »¹) c'est l'espace de la scène, de la mise en scène de soi, qui serait interprétable. (177).

15 mai 1985

Oury explique que pour qu'un établissement puisse s'agencer dans ses différents systèmes et plans, il faut poser un agencement, a priori. Cet opérateur est le Collectif.

Le phénomène de passage, c'est le passage d'un lieu à l'autre, d'une scène à l'autre. Il emprunte au théâtre cet équivalence, mais la scène, c'est aussi la scène du rêve, du fantasme, la scène dans le groupe, le lieu de l'acting-out, de la mise en jeu. Il s'agit de construire des praticables au sens theatral, bricoler des tenants-lieu pour le psychotique qui n'a pas de lieu.

(Oury lie la question de l'ambiance au « semblant » (187), l'agent du discours pour J Lacan. « La typologie des discours est une typologie des semblants donc en fin de compte une typologie de l'ambiance »)

Oury explique qu'il s'agit d'organiser un champ collectif qui n'a de sens que si chaque personne peut compter comme sujet. Il faut éviter l'agglutination, la sérialisation (188). Il rappelle un paradoxe : Comment structurer un champ collectif en considérant chacun dans sa singularité, pour que ça produise du sujet ? Ça vaut aussi pour les gens qui travaillent dans le collectif. Pris dans celui-ci, grâce à la praxis, on devient également « Pièce et combustible » de l'ensemble, on est modifiés par le milieu et en retour on modifie le milieu. (189)

« L'ambiance est fabriquée, elle est constituée de faits, d'évènements, de rencontres » (190). La fonction diacritique est une fonction d'analyse. Elle nécessite que soit possible quelque chose de l'ordre de l'investissement personnel, de l'initiative. Cette initiative a à voir avec le transfert. Une certaine « efficacité de la présence » (191) en cela qu'elle permet des relations, des investissements de relation, des modifications du milieu, des relations, etc. Ça engage la question éthique dans sa définition de Lacan : tenir compte de son désir dans ce qu'on fait.

Oury aborde la notion de « désir sublimatoire » (193). Le désir est sublimé pour passer à état supérieur, utilisable, viable. Pour un professionnel c'est la passion pour le métier, en tout cas ça fonde une qualité de présence, une attention, ça engage différemment quand c'est ça qui est en jeu. Chez les participants à un collectif, ça crée « un certain humus » (193) qui rend possible l'analyse, l'interprétation, le diacritique (le discours analytique). Cette qualité, ça ne nécessite pas d'être universitaire ou formé. Oury évoque un exemple de la colonie Gorki, cité par Makarenko, dans lequel des personnages avaient une qualité d'intervention reconnue et particulière pour les jeunes accueillis, une présence. Ensuite, ce sont des agencements, fruits du hasard, qui créent des choses, des rencontres nouvelles. Ces rencontres produisent du sujet.

Ces personnes, prises dans le désir sublimatoire, dans ces qualités de rencontres, vont irriguer les lieux, les constellations, les groupes de travail et vont créer de nouveaux systèmes, vont modifier le milieu. C'est possible s'il y a de l'aléatoire, s'il y a de la place au hasard. D'où l'importance de « « programmer le hasard » ou mieux, laisser faire qu'il y ait du hasard » (194)

¹Pierre-Paul LACAS, « **ACTING OUT** », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 4 avril 2021. URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/acting-out/>

19 juin 1985

Il s'agit de trouver des manières de mettre en place quelque chose pour agencer les différentes pratiques et points de vue dans un champ de travail. On reste soumis à la pression de l'état, à l'aliénation sociale, or cette aliénation empêche la rencontre, le travail en ce qu'elle fait dépendre les gens et l'organisation d'autre chose, d'un extérieur. Il faut donc penser une double articulation : entre l'état et l'établissement d'une part, et d'autre part entre l'établissement et chaque usager. Si on ne pense pas la première, on ne peut rien résoudre à l'intérieur de la seconde. (203) Oury critique ensuite le mouvement d'antipsychiatrie qui veut supprimer l'établissement. Il dit que ça ne résout pas la pression de l'état sur le champ psychiatrique mais que ça détruit un endroit depuis lequel penser et modifier les choses. (204)

Tout ce travail a aussi à voir avec la possibilité d'une durée longue. Que des patients puissent revenir dans un « certain lieu qui est là » (205) permet de se remettre dans une histoire. Parler 15, 20 minutes pour une patiente qui était là il y a 20 ans, ça peut éviter de basculer, même 20 ans après. Ça a à voir avec le « sentiment continu d'existence » de Winnicott. Revenir dans un lieu qui a été habité, y être accueilli, c'est possiblement une preuve de la continuité de l'existence.

A propos de l'ambiance, Oury dit qu'en parler est « une façon de poser le problème des relations du milieu au sujet » (206), ça engage la pathoplastie. L'essentiel du travail du Collectif est d'avoir une prise sur cette ambiance. Depuis le désir sublimatoire de certains professionnels, se créent des présence qui forment un « humus », dans lequel des racines poussent, quelque chose de fertile. Ça crée des lieux, des espaces, des sites, toujours menacés d'anéantissement.

Il y a un ratio dans un collectif de présences, de personnes qui peuvent permettre des « greffes de transfert », des relations qui engagent du désir. En dessous d'un certain ratio, l'ambiance ne peut plus être travaillée. Il faut que ces présences ne soient pas trop proches, trop similaires. Il faut de l'hétérogène. Chez le schizophrène, chaque élément de la constellation est un signifiant. Le patient stagne s'il n'a de relation qu'avec un signifiant, il faut donc que le sujet investisse d'autres tâches, d'autres lieux, mais que ces tâches (le secrétariat du club par exemple) soient vraiment distinctives, que leurs styles – au niveau pathique- soient réellement différents. (216)

Citations du texte

Hétérogénéité

« Pour que tout ça puisse fonctionner, il faut (c'est une constatation et une nécessité) de l'hétérogénéité. Tosquelles a toujours insisté beaucoup là-dessus, à juste titre. Quand on va d'un atelier à un autre, il faut que ce soit différent. Ce n'est pas évident ! Ce n'est pas parce qu'on passe de la poterie à la reliure, ou à la cuisine, que c'est différent. Ce qui doit être différent, c'est une sorte de tonalité, d'ambiance. Il faudrait reprendre le mot « ambiance ». Une certaine tonalité, un certain style d'approche de rencontre... Une certaine attention vis-à-vis du matériau qui n'est pas le même. (...) Je parle des ateliers mais c'est valable aussi au niveau des gens qui travaillent là » P16

« En effet il est nécessaire qu'il y ait de la liberté de circulation, c'est presque un axiome. Que les malades puissent circuler d'un endroit à l'autre. Sinon à quoi sert une hétérogénéité ? Circuler, c'est pouvoir passer d'une situation à une autre. (...) Mais cette liberté de circulation nécessite une radicale transformation de tout, de toutes les relations, de la hiérarchie, de la distribution des tâches, des fonctions, etc. » P19

« On dit bien qu'on essaie d'organiser un champ collectif (que ce soit un hôpital, un secteur, une école), un champ collectif qui n'ait de sens que si chaque personne est considérée dans sa singularité, si chaque personne « compte » pour quelque chose, et qu'il n'y ait pas d'amalgame, d'agglutination. Autrement dit, que chaque personne puisse compter comme sujet ; sinon il a vraiment une déformation de ce qu'on fait. Malheureusement c'est souvent comme ça. Il faut essayer d'éviter ce qu'on appelle l'uniformisation ; ou ce que Sartre avait bien défini, dans critique de la raison dialectique, sous le terme de sérialisation. Ce qui va en même temps avec le respect d'une hétérogénéité du champ de la praxis. (...) Le problème c'est de pouvoir considérer, de façon paradoxale, qu'en essayant de structurer un champ collectif ça n'empêche pas qu'on puisse considérer chacun dans sa singularité. » P 188

Ambiance

« Au lieu que le découpage soit fait suivant des principes administratifs, étatiques : l'administration, la lingerie, la pharmacie, le bureau médical, la cour, le jardin, etc. Au lieu que ce soit un découpage qui apparaisse comme allant de soi, il est nécessaire d'aller à contre-courant de ce découpage, afin de repenser à ce qui est vraiment signifiant. En 1959-60, j'avais employé le terme de « lingistique ». C'était parti d'une réflexion sur la lingerie. La lingerie à cette époque était en relation concrète avec le service d'insuline (il y avait de l'insuline) et avec un bout de la pharmacie. Il y avait une ambiance qui était la même dans une partie de la lingerie, une partie de la salle d'insulinothérapie et une partie de la pharmacie. On découpait donc quelque chose qui se passait dans trois territoires administratifs. Mais on avait tenu compte que ce découpage n'était pas un découpage des choses en soi, une fois pour toutes, mais qu'il y avait des variations possibles suivant chaque sujet. » p95

« Certains n'avaient vraiment investi l'espace qu'au pied d'un arbre, le reste n'existant absolument pas. On avait également repéré les itinéraires – un peu comme Deligny avec les « lignes d'erre » - lesquels étaient spécifiques à chacun. On voit bien qu'il y a là quelque chose d'inattendu pour le profane, comme on dit ; il y a une méconnaissance totale des choses. Autrement dit pour certaines personnes, les « unités distinctives » ne sont pas du tout les mêmes que pour le médecin, l'administration, etc. Mais quand même, il y a quelque chose de commun à un autre niveau, à un autre palier de structure, quelque chose de commun aux uns et aux autres. Et c'est ça qui demande une réflexion permanente : essayer de voir quel est le style, quelle est la « couleur » d'un lieu vis à vis

d'un autre. On en avait déjà parlé il y a trois ou quatre ans, à propos de ce découpage en unités signifiantes. Pour que ça puisse fonctionner, il est nécessaire que , si on va à la cuisine, ce ne soit pas la même chose que si on va à la bibliothèque, ou au ciné-club ou au bar » p96

Fonction diacritique/ distinctivité

« Interprète, crible, distinguer. Je me suis dit : « Mais c'est tout à fait ça une fonction diacritique ! » On met en place quelque chose, dans un milieu amorphe la plupart du temps, ou sériel, ou « pratico-inerte » (comme dirait Sartre). On essaye d'introduire des systèmes – Sartre dirait des tiers-régulateurs – pour qu'il y ait une « totalité détotaillée », c'est son langage. Ou bien encore pour qu'il y ait un processus dialectique. Pour qu'il puisse y avoir quelque chose qui remue, qu'il n'y ait pas de stase. Première étape. Mais en même temps, cette fonction diacritique permet de distinguer des choses qui sont confuses, mélangées. » P22

« Ceci pour dire que la rue, les boutiques, le dispensaire, le bureau, la cour, sa chambre, c'est quand même très différent. Ce sont des éléments qui doivent s'articuler avec ce que rappelle depuis toujours la « pathoplastie ». C'est à dire l'influence des entours. Les « entours », c'est un mot du XIIIe siècle. Je préfère rester au XIIIe siècle, pour ne pas dire « le milieu ». Les entours. On peut varier les entours, et ça modifie quelque chose. Ça ne modifie pas profondément son état d'exubérance . Mais ça modifie quelque chose et elle s'en souvient, elle enregistre tout. Ça modifie la façon dont on doit accueillir, etc. » P23

« Cette notion de Collectif est essentielle à poser – même si on l'appelle autrement – et c'est plus une fonction qu'une structure ; c'est une fonction certainement très complexe, dont la finalité essentielle est de faire fonctionner toutes les structures institutionnelles dans une dimension psychothérapeutique. Ça ne va pas de soi. Une des caractéristiques qui me semblait dominer ce Collectif, c'est ce que j'avais appelé la fonction diacritique. J'avais insisté là dessus en reprenant le mot « diacritique » au sens le plus banal du terme, qu'on emploie aussi bien en grammaire qu'en médecine : une fonction qui permet de distinguer les différentes choses, de pouvoir séparer les plans, les registres. » P71

« La décision de considérer un évènement comme n'allant pas de soi, c'est déjà l'exercice d'une fonction diacritique qui permet de détache cet évènement d'une espèce de monotonie quotidienne. » P74

« Pour pouvoir distinguer, pour pouvoir faire des coupures, des partages dans le champ de notre praxis, ça nécessite une fonction diacritique. Mais on ne peut pas le faire tout seul. Ça demande une machine collective. Il faut des échanges d'informations, d'impressions, etc. Mais pour que ça fonctionne, il faut que cette machine puisse distinguer les différents registres, symboliques, imaginaires ; au moins. C'est dans ce sens-à que je trouvais que parfois, par décision, il est bon de souligner de distinguer – à condition de savoir à quoi on a affaire – tel ou tel évènement qui peut être de l'ordre de la noise ; et de l'interpréter comme résistance, ou comme évitement de l'accès à un registre de « distinctivité » : le symbolique. » p86

Pathique

« Autrement dit, quelle est la nature du style dont il est question ? Il est important par exemple qu'il y ait une sorte de coefficient d'accueil qui soit à peu près le même d'un lieu à l'autre ; ce n'est pas à ce niveau là non plus que ça se passe. C'est dans cette perspective là que j'avais eu recours pour la « différentiabilité », pour l'accueil, à la dimension du pathique. C'est dans ce sens que tout à l'heure je parlais de « couleurs » différentes. Pathique, et non pas pathétique. Autrement dit le pathique à la

cuisine n'est pas le même pathique qu'à la bibliothèque ou qu'à un autre endroit, au bar par exemple. » p96

« Par exemple, à la cuisine, il y a une dimension pathique qui n'est pas la même qu'à la bibliothèque ; ça ne veut pas dire qu'il y a un « signifiant cuisine » ! Mais pour qu'il puisse y avoir une « distinctivité » ressentie « pathiquement » d'un lieu à l'autre, il faut bien qu'il y ait une table logique de « distinctivité », une combinatoire de signifiants. (...) Le climat, l'atmosphère, l'ambiance – on peut dire le pathique – ou la couleur de tel lieu, appartiennent au plan empirique ; c'est ce qui est « ressenti ». p124

Phorique

« Autrement dit il faudrait avoir des lieux où l'on parle de son travail. Mais qu'est ce que c'est que le travail ? C'est de s'occuper des gens, avoir des prises en charge : c'est ce que j'avais pensé être aussi une des fonctions du Collectif – fonction noble – la fonction phorique, en reprenant l'expression de Pierre Delion, la fonction de porteur : porter sur soi ce qui est en question. Une sorte de prise sur soi-même non pas de l'autre sur un mode mythologique, mais qui tiennent compte du fait qu'il y a quelque chose qui se passe là et qu'on en est responsable, pour un temps au moins. » p158

« La psychothérapie institutionnelle doit donc, conjointement avec la mise en place d'un traitement individuel, la prise en charge d'un malade – fonction phorique – envisager de traiter l'établissement » p 162

Autres fonctions

« Le schéma tout à fait particulier de cette fonction du Collectif, c'est ce que je rappelle depuis toujours à partir de cette expérience de Stenton et Schwarz, ces deux sociologues d'une clinique américaine qui avaient étudié le problème de deux psychothérapeutes s'occupant du même malade. Ça ne marchait pas, bien au contraire. Ça a redémarré quand les deux psychothérapeutes ont pu se parler. On peut généraliser cette formule : quand il y a des cas difficiles, on peut réunir ce qu'on a appelé la « constellation », c'est à dire les gens qui sont en relation, plus ou moins explicite, avec tel ou tel personnage psychotique. En parlant pendant une heure ou deux avec ces gens-à, et en les faisant parler entre eux, on est très surpris, souvent, de voir un changement extraordinaire du malade en question quelques heures après » P55

« C'est cette structure horizontale ou oblique du club qui permet que les usagers puissent avoir une relative autonome de décision, sans avoir à en référer directement au supérieur hiérarchique. S'il y a un apprentissage à tous les niveaux, à tous les échelons, une possibilité d'initiative, de gestion, de micro-gestion, ça ne résout pas la question, mais ça peut préparer quelque chose qui permette d'articuler une fonction d'élaboration collective dans laquelle rentrent des fonctions comme le décideur, l'interprétation, la gestion économique, etc., qui tiennent compte d'autre chose que du charisme de quelqu'un. » p112

sens/ distinctivité

« Si on est là simplement, sans se poser de problèmes, en restant dans la catégorie des « ça-va-de-soi », on assiste à ce qu'on pourrait appeler le mouvement naturel des choses, la pente naturelle des choses. Ça doit pouvoir se définir. Si on n'intervient pas, s'il n'y a pas de prise de position, si on laisse faire, cette pente naturelle des choses conduit à ce qu'on pourrait appeler l'architecture de la nécropole. Nous sommes tous des agents de la nécropole. Ça peut sembler grandiloquent. Mais, en fin de compte, il y a beaucoup de morts vivants, de cadavres ambulants. Si on reste dans la catégorie du

« ça-va-de-soi », on est ordonné dans les avenues d'une nécropole, jusqu'à la retraite, si retraite il y a. (...) C'est un peu aussi dans ce sens-là, pour essayer de lutter contre ce glissement vers la nécropole, qu'il est nécessaire d'appliquer un postulat, un principe de base de la psychothérapie institutionnelle : créer un milieu où il y a de la différenciation, un milieu hétérogène. Mais ça ne suffit pas. Pour que puisse fonctionner un tel système, infiniment complexe, il faut essayer de faire baisser l'entropie. Il faut donc en première approximation, augmenter les chances de différenciation. » p94

Autre

« Cette époque et le XIXe siècle étaient assez épouvantables aussi bien au sujet de l'éthique que dans l'organisation du travail. A quelle logique obéissaient les organisateurs de la société ? Ils obéissaient à une logique du cercle fermé, une logique sphérique. (...) La sphère, paradigme de la perfection ! Avec un centre, un centre irradiant (...) En paraphrasant (peut être de manière maladroite) Aristote, pour expliquer le mouvement des sphères, le mouvement des populations, on est obligé d'inventer un « moteur immobile », une sorte d'« anti-forme ». Le moteur immobile peut être incarné : « M. Le directeur » ou « monsieur je ne sais quoi ». Le moteur immobile, souvent n'est même pas dans l'établissement. Alors quand il se déplace, ça fait quelque chose, ça fait des histoires. Tout le monde s'empresse ou s'aplatit. N'empêche qu'on voit bien, que ça règle l'univers. Il y a donc un moteur immobile avec sa logique du cercle. Dans ces conditions, les difficultés sont inextricables si l'on veut respecter les voies de passage, donc le sens et ce qui en est le corollaire : la singularité de chacun » p18

« Mais en même temps, il y a un support, une base matérielle, économique : les gens qui sont là, comment vivent-ils ? Comment travaillent-ils ? Y a t il ou non une liberté de circuler, de s'échanger je ne sais quoi. Tout ça prend racine dans un certain humus (comme je le disais à cette époque : « Une sorte d'humus, fonction noble de l'humus, pas de la pourriture, mais un humus qui fait pousser, à une certaine profondeur ! ») Mais il est certain qu'il y a un facteur économique, et qu'il faut lutter contre la misère économique à certains endroits ; ce qui n'est pas contradictoire avec autre chose qui est de l'ordre d'une surdétermination, au sens inconscient du terme » P59

« D'autre part il faut remarquer – comme souvent je le souligne – qu'on travaille dans un certain champ, un certain système, un système aléatoire. Quelque chose de l'ordre du hasard est pris dans une équation concrète. Pour qu'il soit possible de formuler cette demande, il faut qu'il y ait eu une rencontre de quelque chose. Et cette rencontre est le résultat de tout un système très historicisé de hasards successifs. On pourrait dire que la décision qui est prise – qui est prise par qui ? C'est difficile à dire – est randomisée (randomiser ça vient de randonnée, c'est à dire que le hasard des circonstances fait que dans une fonction randomisée, on tient compte de l'aléatoire). C'est ce que j'avais appelé, il y a longtemps, la programmation du hasard, même si ça semble paradoxal. On assiste, à, à une sorte de cristallisation d'une programmation de hasards. » p121